



La virginité, un leurre sans dupes...
(2008)

Françoise Claude
Service Etudes du
Secrétariat général des FPS
02/515.04.01
francoise.claude@mutsoc.be

Depuis quelque temps et à la surprise générale voici que revient au cœur des débats les plus passionnés une question qu'on avait à tort crue totalement archaïque : celle de la virginité... des femmes, bien entendu. Symbole même de la mainmise des hommes, de la famille et de la société en général sur leur sexualité, cette « vieille lune » semble à nouveau avoir de beaux jours devant elle.

La résurgence de cette question, comme un retour en arrière, a de quoi laisser perplexe dans des sociétés qui par ailleurs se vantent de progresser lentement mais sûrement vers l'égalité. Elle semblerait démontrer que la question de la sexualité et de la libre disposition de leur corps par les femmes doit peut-être être regardée comme l'« ultime frontière de l'inégalité », le domaine dans lequel les résistances au changement sont les plus fortes, le nœud de sens au sein duquel l'accession des femmes à la dignité de sujet libre leur est le plus viscéralement refusée. Le partage du savoir, du pouvoir et même des richesses leur sera-t-il donc acquis avant le droit (égal à celui des hommes) de disposer librement de leur corps et de leur sexualité ? Voire...

Et comme pour tous les sujets très forts, on se trouve ici devant plus de symboles et d'imaginaire que de réalité objective. Car à quoi s'attache-t-on finalement, si ce n'est à un leurre ? Un petit bout de membrane fragile, de dimension et de solidité très variable, sur lequel reposent pourtant, excusez du peu, la validité des mariages, la « valeur » des femmes, et rien moins que l'honneur des familles, ou plus exactement de leurs hommes...

Un leurre, parce que ce petit bout de membrane, les médecins peuvent le reconstruire sans difficultés (mais pas tout à fait sans douleur).

Un leurre parce que depuis des temps immémoriaux les femmes se sont transmises entre elles trucs et ficelles pour faire croire à sa présence, que ce soit pour protéger les pures jeunes filles censées arriver chastes au mariage, ou entre prostituées, car elles savent que pour certains de leurs clients leur apparence de virginité présente une « valeur ajoutée ». Les progrès de la science permettent aujourd'hui de nouveaux subterfuges : pourquoi ne pas planifier la prise de pilule de manière à avoir les premiers ou les derniers saignements menstruels le jour du mariage ? Il existe aussi de petites capsules qui se déchireront lors des rapports en libérant un peu de liquide coloré, ou encore des poudres irritantes pour la muqueuse qui la feront saigner délicatement...

Un leurre parce que même l'absence d'hymen, et plus encore l'absence de saignement au moment de la première pénétration vaginale, ne disent absolument rien de la vie sexuelle passée de cette femme-là parmi toutes les autres : certaines ne saignent pas bien que leur hymen se déchire, certaines l'ont endommagé ou perdu en utilisant des tampons hygiéniques, en faisant une chute, de la danse ou du

sport, parfois il est si souple qu'il résiste aux premières rapports vaginaux, parfois des petites filles naissent avec un hymen quasi inexistant...

Un leurre parce que même en sa présence, il peut y avoir eu relation sexuelle (la sodomie et la fellation semblent être largement pratiquées entre célibataires quand un des partenaires ou les deux accordent de la valeur à la membrane de sécurité). On peut pourtant bien dans ces cas parler de rapports sexuels...

Un leurre librement accepté par les hommes qu'il est censé berner, puisque tout cela relève du secret de polichinelle... Les apparences sont-elles plus importantes que l'histoire réelle de la femme qui saigne ?

On est donc bien au-delà de la religion, et bien ailleurs. Le contrôle sur la sexualité des femmes n'a rien avoir avec les dieux ou les figures spirituelles les plus fréquentés à la surface de la terre. Quelle que soit l'origine de cette obsession, qu'elle relève du raisonnement du consommateur (type : « ma femme doit m'appartenir et ne peut appartenir qu'à moi »), ou du refus viscéral d'avoir à nourrir sous son toit l'enfant d'un autre, on touche de toute façon à des comportements qui n'ont rien à voir avec le culte rendu à telle ou telle divinité.

A quel jeu joue-t-on dès lors si ce n'est à maintenir les femmes dans la peur de se voir rejetées, exclues de la famille et du couple, à leur imposer la « chasteté » (à géométrie variable, on l'a vu), bref, à contrôler leur sexualité et à leur refuser la libre disposition de leur corps ? Cette virginité est donc bien un « concept » à évacuer au plus vite de nos pensées, et à démolir pierre par pierre, tant par des arguments scientifiques que moraux. Mesdames et messieurs les médecins, les enseignants, les animateurs socioculturels, les journalistes, les philosophes etc., vous tous qui avez un rôle d'éducation à jouer, que ce soit avec les jeunes ou avec leurs parents, on compte sur vous pour ce faire!

Bien entendu, la protection de cette « pureté » qui fait la valeur d'une femme sur le marché matrimonial est une des missions assignées au voile ; c'est d'ailleurs bien aussi le sens du voile des mariées occidentales, avec en plus la couleur blanche de la robe qui symbolise également leur virginité (vous avez dit hypocrisie ?)

Le refus de voir les femmes décider librement de leur sexualité (et le viol en est également une des formes) est déjà en soi une infériorisation inacceptable dans une société qui se dit égalitaire. Mais malheureusement cela ne s'arrête pas là : la sacralisation de la virginité, le contrôle de la sexualité et la violence sexuelle entraînent des conséquences non seulement sur leur liberté sexuelle, mais aussi sur leur liberté tout court, et donc au final sur l'égalité : on rogne sur la liberté de voyager seule, d'entrer dans un café, de se promener le soir... La menace du viol est un puissant moyen

d'autocensure des femmes ! Pendant longtemps, cette volonté de contrôle n'a sans doute pas été étrangère non plus au refus des hommes de laisser les femmes investir le monde du travail à égalité avec eux et donc à rencontrer quotidiennement des collègues des deux sexes (mais cela a-t-il totalement disparu ?). De même que certains maris refusent que leur femme soit traitée par un médecin homme.

Dernière frontière de l'inégalité, la liberté sexuelle serait-elle aussi la mère de toutes les autres ?

Ce qui est certain, c'est que la sexualité des hommes n'a jamais fait l'objet d'une telle psychose. On ne leur demande en tout cas jamais de prouver leur virginité. Ce serait impossible, dites-vous ? Mais pour les femmes aussi c'est impossible, on vient de le démontrer... Au contraire leur « expérience » à eux est valorisée. Mais alors avec qui peuvent-ils donc bien l'acquérir, cette expérience ? Sapristi, une hypocrisie de plus... A quoi servent tous ces mensonges partagés, sinon à maintenir bien cadenassée la domination ?

Pour sortir de tous ces mythes et symboles foireux, on ferait bien de faire de vastes campagnes d'information aux heures de grande écoute. Qu'on informe sereinement et scientifiquement d'une part sur la distinction radicale qu'il y a à faire entre présence de l'hymen et virginité, et d'autre part sur l'égalité sexuelle et le droit de chacun et chacune à faire ce qu'elle-il veut de son corps dans le respect du désir (ou au moins du consentement) du partenaire.

On ferait bien aussi de ne pas se laisser se développer un business lucratif de reconstruction de l'hymen, au détriment du corps, de la liberté et du portefeuille des femmes. Plutôt que de reconstruire l'hymen, tant qu'à faire de plonger dans l'hypocrisie collective la plus débridée, les médecins ne devraient-ils pas plutôt prodiguer aux jeunes fiancées en danger de répudiation ou de violences des trucs et ficelles comme ceux cités plus hauts, moins douloureux, moins coûteux, moins intrusifs et moins humiliants que l'intervention chirurgicale? Tant que le mythe de la virginité existera, tant que certains hommes et certaines familles s'y voueront avec une délectation malsaine – et parfois criminelle, bref tant que la liberté sexuelle ne sera pas reconnue aux femmes, la prise de conscience de ce rôle par médecins et infirmier-es devrait faire partie intégrante de leur cursus de formation.